

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Paul FLEURY

Nos morts : M. René Germanier

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1957, tome 55, p. 44-45

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

M. RENE GERMANIER

« A l'heure la meilleure pour eux Dieu rappelle les hommes dans son éternité. »

Quand un jeune homme fait le bonheur des siens et trouve sa joie dans le foyer qui lui a tout donné pour organiser son avenir, quand on le voit s'avancer dans les années réalisant les rêves nés dans son imagination et son cœur et caressés par son père et sa mère, on peut se demander si la mort qui le frappe brutalement a vraiment choisi l'heure la meilleure.

C'est la question qui se posa au soir du 17 novembre, quand fut connu le tragique accident qui arrachait à la vie le cher ancien élève, René, fils de M. le Conseiller national Francis Germanier. Cinq minutes avant sa mort, avec son ami et cousin germain, Roger Fellay, il quittait en jeep la maison paternelle pour se rendre sur le terrain de l'ancien « Botza », qui sépare la gare d'Ardon du village de Vétroz. On quitte l'avenue de la gare par un virage assez brusque avant de s'engager sur un pont qui franchit la Lizerne, rivière de montagne, calme en automne. Comment fut amorcé le virage ? Le saura-t-on jamais exactement ? Ce que l'on sait, c'est que la jeep heurta le parapet gauche, bascula dans la rivière et se retrouva sur les roues, face au Rhône. Sous la violence du choc, le parapet fut rompu et les deux jeunes furent éjectés et précipités, la tête la première, contre la digue empierrée et le fond de la rivière où ils furent entraînés quelques mètres par l'eau cependant peu profonde : c'est là qu'on les trouva après que du restaurant voisin on eut donné l'alarme.

La famille accourut, puis M. le Curé d'Ardon. Par malheur, le cher René avait été tué sur le coup ; son compagnon, encore vivant, fut emmené à l'hôpital de Sion avec une fracture de crâne, tandis que la dépouille de René était ramenée au foyer paternel, à sa mère, à son père désespérés... Se révolter ? accuser ? admettre ? se résigner ? Oui, quand la douleur aiguë a trouvé les larmes qui soulagent, l'esprit chrétien trouve les paroles inspirées de Job : « Dieu nous l'avait donné, Dieu nous l'a repris... Que son Nom soit béni ! » Mais il faut que la foi soit chevillée dans la raison et dans le cœur pour que le père, la mère puissent répéter ces paroles, en regardant le pauvre visage meurtri de l'enfant, du fils très aimé, seul héritier du nom.

René avait vingt ans, étant né en 1936. Il entra au Collège de Saint-Maurice en 1947 et le quitta en 1952, année où il décida d'abandonner les études classiques. Il s'était distingué par sa belle éducation, son amabilité et sa piété très confiante. Il laissait à ses maîtres un excellent souvenir, mais il éprouvait, lui, une certaine joie à rompre ce cycle de huit ans d'études où il s'était engagé, bien que dans la suite il eût quelque nostalgie du latin.

En automne 1952, il entrait dans un institut commercial « Elas », à Samedan (Grisons), où il se fit remarquer par son travail. Ses lettres, qui ne parlent jamais d'ennui, respirent au contraire la joie et se terminent toujours par cette même pensée : « Je pense à vous dans mes prières. »

L'idée de son avenir s'ancrait dans son esprit. La maison paternelle qu'il aimait tant, le vignoble qui l'entourait, le commerce où il voyait son père et les siens appliqués l'attiraient de plus en plus. En automne 1953 il entrait à Châteauneuf, où il apprit à aimer la terre, la viticulture, l'agriculture. L'aumônier de l'établissement, M. l'abbé Crettol, impressionné par la fin tragique de ce jeune homme qu'il avait apprécié, lui a consacré dans le « Nouvelliste » un article émouvant, relatant « sa spontanéité, sa fraîcheur, sa tendresse, sa générosité ».

Après Châteauneuf, l'idée est acquise pour René, et son père eut la joie de savoir qu'il aurait en son fils un collaborateur et un successeur ; mais il voulut lui parfaire ses connaissances en l'envoyant suivre l'Ecole supérieure d'œnologie à Lausanne. A la fin des cours, René rentra en Valais avec son diplôme en œnologie et viticulture.

Et le jeune homme avait achevé sa formation. Il s'intéressait à tout ce qui ferait sa vie ; et l'on a dit avec beaucoup de justesse : il aimait la vie et son cœur chantait sa joie qu'il faisait partager à tous ceux qui l'approchaient.

Et tandis qu'il se préparait à faire valoir ses connaissances et que tout lui souriait, la mort, hélas ! le guettait : elle le frappa subitement et durement. Ce fut au Collège, parmi les professeurs, et dans tout le pays un grand émoi quand se répandit la triste nouvelle de son trépas.

Nous avons revu, sur sa couche funèbre, le cher jeune homme ; ses yeux si expressifs s'étaient fermés pour toujours, mais sur son visage meurtri le beau sourire s'esquissait encore. Eplorés, les siens, sa pauvre mère, murmuraient dans leurs larmes et leur résignation des souvenirs qui le faisaient revivre, et son père brisé dans son cœur mais fort dans sa foi et sa volonté faisait de son fils ce bel éloge : « René ne m'a jamais fait de peine. »

Ses funérailles furent suivies par une foule extraordinairement nombreuse, désireuse d'apporter à la famille une consolation dans son grand chagrin. Nous y joignons nos prières pour le cher disparu dont la dépouille repose au cimetière d'Ardon jusqu'à la résurrection et nous prions la famille d'agréer les condoléances les plus sincères des professeurs et des élèves du Collège de Saint-Maurice.

P. F.